

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 31 (1898)

Artikel: Les conditions de l'enseignement religieux dans les Églises nationales de la Suisse romande
Autor: Dumont, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES CONDITIONS DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

DANS LES ÉGLISES NATIONALES DE LA SUISSE ROMANDE

PAR

EMILE DUMONT

pasteur ¹.

I

Quelques mots d'abord sur l'organisation de l'enseignement religieux dans les différentes Eglises nationales de la Suisse romande. En ce domaine comme en tant d'autres la bigarrure est grande, si grande que notre Colloque aura fort à faire s'il se donne pour tâche d'introduire quelque uniformité, d'établir quelques règles communes dans les établissements ecclésiastiques que nous avons l'honneur de représenter ici. Vous en jugerez par l'exposé que voici :

Leçons de la semaine.

Dans le canton de Vaud et dans le Jura bernois, l'histoire biblique étant une branche du programme scolaire est enseignée par l'instituteur.

Dans les cantons de Genève et de Neuchâtel, l'enseignement religieux reste en dehors du programme de l'école publique et il est donné par les pasteurs seuls. A Neuchâtel cependant,

¹ Rapport présenté au Colloque des Eglises nationales de la Suisse romande, qui s'est tenu à Neuchâtel le 7 septembre 1897. L'assemblée a voté l'impression de ce travail, tout en adoptant les conclusions relatives à l'élaboration d'un plan d'enseignement et d'un recueil de passages bibliques.

dans les paroisses où ceux-ci ne peuvent suffire à la tâche, ils sont autorisés à se faire aider, avec l'assentiment du Collège des Anciens, par toute autre personne qualifiée, et notamment par les instituteurs et les institutrices qui veulent bien s'y prêter.

A Genève le nombre des leçons est, dans la règle, d'une par semaine dans chaque classe.

On commence avec le troisième degré primaire (enfants de neuf ans). Les enfants sont censés suivre l'enseignement religieux de la semaine jusqu'à leur catéchuménat. Lorsqu'à leur sortie du sixième degré de l'école primaire (habituellement à l'âge de treize ans) ils entrent au Collège (garçons), à l'école secondaire (filles), ou à l'école professionnelle, ils reçoivent encore dans ces différents établissements un enseignement religieux spécial d'une heure par semaine.

Dans le canton de Vaud, l'enfant reçoit deux leçons par semaine, dès l'âge de sept ans jusqu'à seize ans.

Dans le Jura bernois, il en reçoit également deux dès l'âge de sept ans jusqu'à quinze ans.

A Neuchâtel, chaque enfant de sept à seize ans doit recevoir au moins une heure de leçon par semaine. Ainsi le veut l'art. 116 de notre règlement de l'Eglise nationale. Mais il est encore quelques paroisses dans lesquelles le pasteur ne suffisant pas, et ne pouvant pour un motif ou un autre, réclamer l'aide des instituteurs, les enfants ne reçoivent des leçons que dès l'âge de neuf à dix ans. En revanche, ici et là, grâce au concours des instituteurs, les élèves de tout âge ont deux heures de religion par semaine.

Leçons du dimanche.

Dans le canton de Vaud, les enfants sont tenus de fréquenter, de douze à seize ans, le culte pour la jeunesse.

Dans le canton de Genève, les enfants suivent également le dimanche, dès l'âge de neuf ans jusqu'au catéchuménat, le catéchisme donné par le pasteur dans le temple.

Dans le Jura bernois on a aussi le culte, dit catéchisme, pour les élèves de treize à quinze ans ; dans le canton de Neuchâtel pour les élèves de douze à seize ans.

Dans nos différents cantons, on a en outre l'école du dimanche, destinée aux enfants qui ne sont pas encore en âge de suivre le catéchisme. Je suppose que la fréquentation de l'école du dimanche n'est nulle part obligatoire. Ce que je puis dire, c'est que cette église des petits s'implante de plus en plus dans notre canton de Neuchâtel et qu'elle attire à elle la grande majorité de nos enfants de six à douze ans.

Catéchuménat.

Dans le canton de Vaud, les catéchumènes reçoivent des cours spéciaux de quatorze à seize ans. Ces cours sont de deux heures par semaine.

A Genève (ville), l'âge requis pour le commencement de l'instruction des catéchumènes est de seize ans révolus pour les garçons et de quinze pour les filles. Les leçons (deux par semaine) sont données d'octobre à Pentecôte. Dans les autres paroisses du canton, on commence un an plus tôt, mais le cours dure deux ans (de novembre à Pâques).

Dans le Jura bernois, les catéchumènes sont admis à l'âge de quinze ans ; ils reçoivent une instruction de six mois (deux leçons par semaine).

A Neuchâtel nous avons l'instruction dite des six semaines (habituellement deux heures par jour). Pour être admis au catéchuménat, il faut être âgé de seize ans révolus.

Plan de leçons.

Genève. — L'enseignement est donné d'après un plan fixé par le Consistoire. Tout le champ de l'enseignement est parcouru en quatre ans. C'est une étude de l'Ancien et du Nouveau Testament faite au double point de vue historique et moral ; l'Ancien Testament le dimanche, lorsqu'on explique le Nouveau Testament la semaine, et vice-versa.

Les catéchismes du dimanche sont faits selon une table communiquée au Consistoire par les pasteurs, qui suivent habituellement la liste intercantonale de l'*Education chrétienne*.

Dans le canton de Vaud, et au Jura bernois, où l'enseignement religieux de la semaine est donné par les instituteurs, il y

a sans doute un plan d'étude fixé par l'autorité compétente, mais il n'y en a aucun pour les catéchismes du dimanche. Beaucoup de pasteurs suivent la liste de l'*Education chrétienne*.

Dans le canton de Neuchâtel, nous n'avons pas d'autre plan pour les leçons de la semaine et pour les catéchismes du dimanche que celui que chaque pasteur juge à propos de se tracer à lui-même.

II

Ensuite de cet exposé dont je vous prie d'excuser la sécheresse, il serait intéressant de rechercher les résultats obtenus dans chacune de nos Eglises de la Suisse romande.

M. Eugène Choisy m'écrivait un jour : « En fait, nous avons souvent des élèves d'une ignorance presque païenne. Les catéchumènes, qui ont bien suivi la filière des leçons d'école et des catéchismes du dimanche, sont en revanche assez bien préparés, mais ils sont l'exception. »

M. Ernest Martin, dans son beau livre sur *la valeur du Nouveau Testament*, dit lui-même : « Les chrétiens de notre époque connaissent mal les Ecritures : la valeur de ce recueil leur paraît inférieure à ce qu'il est en réalité. »

M. le pasteur de Loës, dans l'intéressante et utile brochure qu'il a publiée sous ce titre : *Un plan pour la lecture de la Bible* fait l'aveu suivant, singulièrement significatif : « En fait, l'ignorance des enseignements bibliques les plus élémentaires, des récits les plus simples de l'Evangile est absolument stupéfiante. »

Et nous aussi, nous avons dans notre canton de Neuchâtel — je pense qu'il en est de même dans le Jura bernois, — des élèves d'une ignorance stupéfiante, nous aussi nous sommes obligés de convenir que nos catéchumènes en général sont insuffisamment préparés et qu'un trop grand nombre ne possèdent pas le minimum de connaissances bibliques qu'on serait en droit d'exiger d'eux.

Et ce qui, plus d'une fois, m'a tout particulièrement frappé et attristé, c'est l'ignorance même des élèves les plus intelligents et les plus réguliers aux leçons. J'interrogeais un garçon

de treize ans, un des premiers élèves de sa classe, qui a suivi, dès l'âge de sept ans dans une des localités de notre canton où l'enseignement religieux est des mieux organisés, l'école du dimanche et les leçons de la semaine. Il ne savait pas un traitre mot de la belle histoire de Ruth et fort peu de chose de celle de Daniel ; tout ce qu'il avait retenu de Daniel, c'est qu'il avait été jeté dans la fosse aux lions.

Je parle des élèves de nos classes primaires. Je pourrais parler des élèves de nos écoles supérieures. L'un d'eux, étudiant au gymnase, n'avait qu'un vague et lointain souvenir de la parabole du mauvais riche et de Lazare. En revanche il possédait assez joliment la géographie de la Palestine.

Et si nous demandions une consultation à messieurs les professeurs de nos Facultés de théologie ? N'ont-ils pas fait eux-mêmes plus d'une constatation douloureuse ? Tel ou tel étudiant de l'une ou l'autre de nos Facultés n'aurait-il pas oublié que le premier devoir d'un futur pasteur, c'est de lire sa Bible ?

Messieurs, il faut l'avouer, l'histoire biblique, la Bible elle-même n'est pas connue comme elle devrait l'être de nos jeunes gens, et par suite des membres adultes de l'Eglise. Disons plus, ce Livre de vie que nos grands-pères et nos grand'mères lisaient avec tant de respect et dans les pages vénérées duquel ils cherchaient jour après jour les directions, les consolations et les forces dont ils avaient besoin, n'occupe plus dans la majorité de nos familles la place d'honneur à laquelle il a droit. Pour beaucoup c'est encore la Parole de Dieu, mais qu'on n'ouvre que dans les mauvais jours ; on vient écouter la méditation que le pasteur en fait le dimanche, mais, cela fait, on croit pouvoir se dispenser de la méditer soi-même. Parmi les plus sérieux, les mieux disposés pour les choses religieuses, combien se bornent à lire un ou deux versets dans le Recueil des textes moraves ou dans tel autre des *Pains quotidiens* édités pour les fidèles de l'Eglise. Où sont ceux pour lesquels la Bible est le livre des livres et qui y trouvent tant de plaisir qu'ils le méditent le jour et la nuit ? Parmi les membres de nos Eglises, combien sont-ils ceux dont on peut dire qu'ils connaissent, je ne dis pas toutes les pages de nos Saintes-Ecritures, mais les faits

et les doctrines qui appartiennent d'une manière immédiate et nécessaire à la profession de la foi chrétienne ?

Cette ignorance de la Bible, cette indifférence à l'égard du Saint-Livre constatée, en rechercherons-nous les causes ?

L'une est de tous les temps, c'est que notre cœur mauvais a peur de la lumière qui en l'éclairant le condamne. « L'Écriture est dangereuse, a dit A. Monod, pour l'incrédulité qu'elle confond ; dangereuse pour le péché qu'elle maudit ; dangereuse pour Satan qu'elle détrône ; dangereuse pour les fausses religions qu'elle démasque. »

M. de Loës, dans son *Plan pour la lecture de la Bible*, indique des raisons spéciales à notre époque : « En ce siècle de papier, les livres ont fait tort au Livre. Comment consacrer à la lecture de la Bible un temps suffisant, quand on veut lire le journal du matin et le journal du soir avec leurs alléchants feuillets ?... » « Puis la vie actuelle est fiévreuse, compliquée, agitée. La lecture de la Parole de Dieu suppose le recueillement ; là où il manque, elle est difficile et infructueuse. »

M. Ernest Martin relève de son côté deux circonstances qui, à notre époque, influent sur les esprits pour les détourner de la connaissance, de l'étude et de la juste appréciation des livres sacrés : c'est, d'une part, l'effacement des doctrines chrétiennes, de l'autre, le prestige de la critique historique.

Tout cela est vrai. Mais si les membres de nos Eglises se montrent si indifférents à l'égard de la Bible, n'est-ce pas aussi parce qu'ils n'ont pas appris à la connaître et à l'aimer pendant le temps de leur instruction religieuse ?

Et s'ils n'ont pas appris à la connaître et à l'aimer, à quoi cela tient-il ? — Messieurs, l'enseignement religieux est-il organisé et donné comme il devrait l'être ? Nous-mêmes, pasteurs, n'aurions-nous pas notre part de responsabilité dans ce déficit ?

III

Et d'abord il est permis de se demander si le temps dont nous disposons pour l'enseignement religieux est suffisant. J'ai fait une petite statistique, j'ai établi un parallèle entre le nombre d'heures consacrées dans nos écoles aux différentes branches

du programme et le nombre d'heures consacrées à l'enseignement religieux. En admettant que nos enfants suivent l'instruction religieuse de 9 à 16 ans et qu'ils reçoivent en général deux leçons par semaine (celle de la semaine et celle du dimanche), il en résulte qu'ils consacrent, au cours de leurs années scolaires, deux fois plus de temps à la grammaire ou à l'arithmétique qu'à l'étude de la Bible; ils donnent à peu près le même temps à l'histoire nationale qu'à l'histoire biblique. Ils reçoivent environ six cents heures de religion pendant les sept ans de leur instruction; six cents heures représentent cent vingt journées d'école, à cinq heures par jour, cent vingt journées ou quatre mois d'école. L'instruction des catéchumènes, à supposer qu'elle soit de septante heures (c'est la moyenne générale,) représente quinze jours d'école. Quand on sait les médiocres résultats auxquels on arrive à l'école même, quand on se rappelle que dans les grandes localités nous avons des classes de religion de soixante, cent, cent-quatre-vingts élèves (ainsi à la Chaux-de-Fonds), quand on se rappelle en outre que nos enfants ont une masse de connaissances à emmagasiner dans leur mémoire, si souvent rétive, que beaucoup ont tant de peine à écouter et à comprendre, que maintes fois ils oublient plus vite qu'ils n'apprennent, il ne faut pas trop s'étonner qu'au terme de leur instruction religieuse, les histoires bibliques et les vérités chrétiennes ne leur soient pas plus familières que les règles de la grammaire.

Cela dit, je m'empresse de reconnaître qu'il est plus facile de signaler le mal que d'y remédier. Il faudrait pouvoir consacrer une heure par jour à l'enseignement religieux. Mais c'est là un vœu irréalisable. Si du moins nous pouvions obtenir partout, dans chacune de nos classes, comme minimum, le chiffre de deux heures par semaine, sans parler des leçons du dimanche, ce serait déjà un progrès qui donnerait sans doute quelques résultats satisfaisants.

Le peu de temps dont nous disposons pour l'instruction religieuse est une des causes qui me paraissent expliquer l'ignorance de nos élèves. Ne pensez-vous pas, messieurs, que l'absence d'un plan, judicieusement conçu, nettement tracé et

consciencieusement suivi, peut être aussi pour beaucoup dans l'insuccès de notre travail ?

Il est des pasteurs qui sont des hommes de la méthode et s'entendent merveilleusement à élaborer et à suivre un plan d'enseignement. Dans l'ordre militaire ils seraient devenus d'illustres généraux ; sur le champ de bataille ils se seraient couverts de gloire puisqu'il est admis qu'aujourd'hui la tactique militaire plus sûrement que la bravoure conduit à la victoire. Mais combien qui, avec autant de foi, de zèle et de cœur, n'obtiennent dans l'enseignement que des résultats insuffisants par la simple raison que le sens pratique, le sens pédagogique leur fait défaut. N'oublions pas d'ailleurs que nous avons dans chacune de nos Eglises bon nombre de jeunes pasteurs qui, pour avoir conquis à la pointe de leur épée le grade de licencié, peut-être même de docteur en théologie, n'en sont pas moins inhabiles encore dans l'art de l'enseignement. Je me rappelle avec confusion que, moi-même, au début de mon ministère, j'ai consacré dans mes catéchismes du dimanche deux longues années, si ce n'est trois, à l'étude du livre des Actes des Apôtres, alors que mes élèves ne savaient rien de l'histoire d'Israël et peu de chose de la vie de Jésus-Christ. Si du moins ma prédilection pour le livre des Actes avait eu pour effet d'initier mes jeunes auditeurs à l'histoire du premier siècle de l'Eglise. Hélas ! en dépit de toutes mes leçons, de mes intéressantes caractéristiques de chaque apôtre, un de mes élèves me répondit un jour, en plein temple, que les fondateurs du christianisme étaient Pierre, Paul et... et... Jean-Jacques Rousseau.

Le coup fut dur pour le jeune pasteur de la Brévine. Mais, Dieu soit béni, il agit sur moi à la façon de l'éclair qui illumina Saul de Tarse sur le chemin de Damas. J'ajoute pour ma justification que j'avais 22 1/2 ans quand je commençai l'exercice de mon ministère et que mon professeur de catéchétique, un des hommes les plus vénérables que j'aie connus, avait oublié, tout en se perdant dans de fort belles digressions, de nous tracer un plan d'étude pour l'enseignement de la jeunesse.

Si j'étais à cette époque bien inexpérimenté, la rédaction de *l'Education chrétienne* ne l'était-elle pas à peu près autant que

moi, alors qu'elle consacrait sept ans à l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament? J'ai souvenir qu'elle publiait à cette époque d'excellentes leçons sur l'épître de Jacques et même sur le livre des Proverbes. Mais j'ai souvenir aussi que, d'accord avec les vingt-cinq monitrices de la paroisse que je desservais, je fis divorce avec *l'Education chrétienne*, heureux de me réconcilier avec elle quand, revenant à des principes plus rationnels, elle réduisit le cycle de sept ans au cycle de quatre ans.

Je pourrais citer d'autres faits. Je pourrais parler de tel pasteur qui s'arrête volontiers pendant une heure auprès de telle ou telle fleur de la Terre-Sainte. Je ne serais point surpris que tel autre dont je connais le faible pour les animaux de la Bible donnât de fort belles dissertations sur la zoologie sacrée, quitte à parler, un autre jour, avec non moins de compétence, de l'art militaire chez les Hébreux.

Il est des myopes qui ne voient que le récit biblique qu'ils ont à exposer. Avec eux on ne court point le risque de s'égarer. On va droit devant soi, on apprend son histoire et son catéchisme sur le bout du doigt. L'enfant a-t-il trouvé quelque plaisir à étudier ainsi? La leçon de religion a-t-elle été pour lui plus attrayante que la leçon de l'instituteur sur le système métrique? C'est une autre question. Il est d'autre part des presbytes, très savants d'ailleurs, d'un commerce souvent agréable, dont le regard parcourt tout l'univers, embrasse tous les domaines de la science, mais saute par dessus Abraham, Moïse, Elie, Daniel, saint Paul, Jésus-Christ, et surtout par dessus l'intelligence et le cœur de l'enfant lui-même. Messieurs, tout est bon à savoir, et le catéchiste ne doit point craindre de faire quelques incursions dans le domaine de la géographie, de l'histoire universelle, des sciences naturelles, de l'astronomie, de la vie matérielle et sociale. Pour lui surtout, rien de ce qui est humain ne doit rester étranger. Il saura mettre à profit tout ce qui peut aider à l'intelligence du récit biblique. Mais la leçon de religion est la leçon de religion, avec un champ spécial à défricher et une semence spéciale aussi à jeter dans le sillon. Laissons à l'instituteur son programme et tenons-nous en au

nôtre, qui est suffisamment vaste, pour que nous ne l'étendions pas davantage encore.

Et plutôt que d'étendre, il me paraît, vu les limites de temps dans lesquelles nous sommes confinés, qu'il faut autant que possible simplifier. Il le faut pour que maîtres et élèves ne soient pas dans l'obligation de parcourir d'un effort hâletant tout un long chemin, sans avoir le loisir de s'arrêter, de revenir sur leurs pas, d'interroger et d'expliquer à l'aise. Il le faut pour que la mémoire ne soit pas surchargée et que l'intelligence puisse embrasser sans trop de peine tout le champ d'étude. Il le faut pour que le pasteur ait plaisir à enseigner et l'élève plaisir à apprendre. Oui, il faut simplifier en choisissant, non pas à l'aventure, mais avec circonspection; en tenant compte de l'âge et de la portée d'esprit de la moyenne des élèves; en éloignant tout ce qu'on n'a pas le loisir de voir d'assez près et qui n'est pas indispensable pour éclairer la suite de l'étude; en portant l'effort sur ce qui est l'essentiel, l'essentiel en soi, l'essentiel par rapport aux besoins de la jeunesse. C'est un principe pédagogique élémentaire qu'il faut enseigner peu pour enseigner bien; pasteurs aussi bien qu'instituteurs, nous ne ferons qu'à ce prix œuvre qui vaille.

Et à ce propos ne serait-il pas possible, — ceci rentrerait dans la compétence du colloque national romand, — d'élaborer un plan d'enseignement, tout en fixant un minimum de connaissances bibliques qui serait exigé des élèves?

Ce plan devrait être évidemment en rapport avec l'âge des enfants; c'est dire qu'il faudrait le graduer en établissant deux, trois listes même de sujets: l'une pour les enfants de 7 à 9 ans; l'autre pour ceux de 9 à 12 ans; l'autre enfin à l'usage de ceux de 12 à 16 ans.

Avec les enfants de 7 à 9 ans, je me bornerais pour ma part aux récits les plus familiers et les plus intéressants de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce cours absolument élémentaire serait suivi d'un cours plus complet, cours de trois ans, destiné aux élèves de 9 à 12 ans. Le plan ou le programme n'indiquerait encore que les principaux faits de l'histoire sainte, mais il va de soi que le maître aurait à dégager, mieux qu'il n'a

pu le faire avec les élèves du premier âge, les vérités et les devoirs impliqués dans les récits bibliques. Le cours supérieur, avec cycle de quatre ans, destiné aux enfants de 12 à 16 ans, tout en repassant encore les faits bibliques, serait avant tout une histoire de la Révélation, dont le programme indiquerait les lignes essentielles, tout en prévoyant les détails nécessaires sur la Bible et son autorité, sur l'origine et le contenu des livres qui la composent.

Tout en traçant ce plan d'enseignement, nous indiquerions en même temps le minimum de connaissances bibliques qui devrait être exigé de nos élèves, minimum que le maître aurait toujours sous les yeux et qu'il s'efforcerait d'obtenir avec les trois classes dont nous venons de parler.

Ce plan, je ne craindrais pas de l'adopter pour les leçons de la semaine et pour les leçons du dimanche, tout en ayant soin, cela va de soi, d'alterner entre l'Ancien et le Nouveau Testament, c'est-à-dire de prendre l'Ancien Testament dans la leçon de la semaine quand on expliquerait le Nouveau Testament à l'école du dimanche ou au catéchisme et vice-versa ; tout en ayant soin également de donner à mon enseignement de la semaine un caractère plutôt didactique, à mon enseignement du dimanche un caractère essentiellement moral.

Je suppose ici que l'enseignement de la semaine est donné comme celui du dimanche par le pasteur. Je n'ai garde d'oublier que dans le canton de Vaud et dans le Jura bernois il n'en est point ainsi. Mais ne serait-il pas possible de faire adopter dans ces deux cantons par l'autorité compétente le plan que nous proposerions ? Vous prévoyez des difficultés. Je prévois moi-même des objections. Mais, puisque j'ai été chargé de vous présenter un rapport sur les conditions de l'enseignement religieux dans nos Eglises nationales de la Suisse romande et surtout sur les moyens de l'améliorer, il faut bien que je vienne à vous avec des propositions que vous discuterez... et que vous enterrerez si vous les jugez irréalisables.

Le comité de l'*Education chrétienne* consentirait-il lui-même à entrer dans les vues que je viens d'exposer et adopterait-il tel ou tel plan proposé par le colloque national romand ? Ici en-

core je prévois des difficultés et des objections. Mais, puisque j'en ai l'occasion, je tiens à dire que tout en appréciant et en utilisant largement dans mes catéchismes du dimanche et même dans mes instructions de la semaine les leçons, habituellement si bien faites, si bien ordonnées et si riches de l'*Education chrétienne*, j'estime cependant qu'elles sont en général au dessus de la portée des élèves auxquels elles sont destinées, du moins de ceux qui dans notre canton de Neuchâtel suivent l'école du dimanche et ne sont âgés que de six à douze ans. Ce sont des leçons qui me paraissent appropriées plutôt à des élèves de 12 à 16 ans et je ne m'étonne point que bon nombre de pasteurs de nos différentes Eglises en fassent leur profit dans leurs catéchismes du dimanche. Mais l'*Education chrétienne* ne se rendrait-elle pas plus utile à l'Eglise si elle visait essentiellement les élèves de six à douze ans ? Et si elle veut dispenser ses bienfaits à tous, — ce dont je lui serais reconnaissant pour ma part, — ne devrait-elle pas répondre au vœu qui lui a été exprimé récemment par M. Paul Chapuis et auquel j'ai applaudi, vœu tendant à ce que la rédaction établisse deux listes qui seraient permanentes, l'une à l'usage des plus jeunes enfants, l'autre à l'adresse des élèves de douze à seize ans, qui suivent, selon les paroisses, l'école du dimanche ou les cultes pour la jeunesse ?

Au cas où le colloque national romand déciderait de prendre les mesures nécessaires pour la réorganisation de l'enseignement religieux dans nos Eglises, il serait évidemment désirable qu'il entrât en relations avec le comité de l'*Education chrétienne* et que la liste des sujets ne fût établie qu'ensuite d'une entente commune, tout naturellement commandée par l'intérêt général de l'Eglise et plus particulièrement par l'intérêt de notre jeunesse à laquelle nous vouons une égale sollicitude.

Quoi qu'il en soit, que nous adoptions des mesures communes ou que nous laissions à chaque Eglise le soin d'organiser l'enseignement religieux comme elle l'entend, ou même que chaque Eglise s'en remette à la sagesse de chaque pasteur en lui laissant une entière latitude pour l'élaboration de son programme, il importe que partout, dans chaque paroisse, l'enseignement soit donné avec méthode, d'après un plan nettement tracé,

comme il importe également, — ceci me paraît non moins essentiel, — qu'on revienne maintes et maintes fois sur les mêmes sujets. « La répétition ! dit excellemment M. Paul Chapuis dans une lettre à l'*Education chrétienne* que je citais tout à l'heure, la répétition ! Mais n'est-elle pas la mère de la science et d'une éducation vraiment sanctifiante ? Ah ! messieurs, protégez, favorisez la répétition en ces temps de surmenage, de programmes chargés et pas assez répétés, en ce temps où, aux yeux de beaucoup de contemporains, les sports égalent l'étude en importance pour la vie. Si nos enfants répétaient, ils sauraient mieux, ils sauraient quelque chose, tandis que trop souvent, hélas ! ils ne savent rien exactement. On a des impressions, des esquisses vagues, mais point de connaissances bibliques véritables. »

IV

Ce sont des questions d'ordre essentiellement matériel que j'ai examinées jusqu'à maintenant, mais qui, vu leur importance, ne pouvaient être passées sous silence. Vous savez avec quel soin les départements de l'Instruction publique organisent les écoles, la valeur qu'ils attachent aux questions de méthode, de programme. L'Eglise se montrerait-elle plus indifférente ? Apporterait-elle moins d'intelligence et de zèle dans l'organisation de l'enseignement religieux ? Se dépréoccuperait-elle des questions de méthode sous prétexte que toutes les méthodes sont bonnes pourvu qu'on vise à l'essentiel ? Ah ! prenons garde de ne pas encourir ici comme en tant d'autres domaines le reproche du Christ : « Les enfants du siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière. »

Mais il est des questions d'un autre ordre, plus intéressantes et plus importantes aussi, qui réclament de notre part un sérieux examen, si du moins nous estimons que l'enseignement religieux comme toutes choses ici-bas doit se conformer à la loi du progrès. Je veux parler en particulier des manuels d'histoire sainte.

Quoi qu'on en dise et quelles que soient les aptitudes pédagogiques du maître, les manuels sont nécessaires. Ils ne sont rien sans doute sans le maître qui seul peut donner le souffle,

mettre la vie dans ce corps inanimé. Mais tout homme qui a pratiqué l'enseignement sait combien les enfants ont peine à suivre et à retenir un développement oral, combien aussi les élèves, même les plus intelligents, ont besoin de repasser à la maison le sujet de la leçon pour qu'il leur reste des données précises dans la mémoire. Le manuel, quand il est bien fait, c'est un guide que l'élève peut interroger à toute heure, en même temps qu'un précieux auxiliaire pour le maître lui-même qui a une base sur laquelle il peut s'appuyer dans son enseignement.

Les manuels ne nous manquent pas, il y en a même en telle abondance qu'on n'a que l'embarras du choix. Mais, malgré toute la valeur qu'ils peuvent avoir, et tous les services que pour la plupart, ils ont rendus à l'Eglise, n'y aurait-il pas lieu de les reviser ? Ou plutôt, n'estimez-vous pas qu'un manuel plus moderne, en rapport avec la théologie du temps, avec les résultats de la critique biblique, est à faire ? Ici toute une grosse question se dresse devant nous, à laquelle je ne saurais me dérober, étant donné le sujet que je suis appelé à traiter.

Messieurs ! En même temps que l'historien, le littérateur, le géologue, le docteur ès-sciences scrutait le passé, fouillait les vieux manuscrits, sondait les entrailles de la terre, escaladait les plus hauts sommets et s'élançait dans des régions toujours plus hautes ; en même temps que l'astronome, franchissant les immensités de l'univers, découvrait à l'aide de ses instruments sans cesse perfectionnés, de nouvelles immensités, et dans ces immensités de nouvelles étoiles, de nouvelles nébuleuses, mille millions de mondes, mille milliards de soleils, semblables au nôtre, chacun d'eux entouré de son cortège d'astres que l'œil nu ne discerne point, tous célébrant dans leurs sublimes cantiques les perfections du Dieu fort ; le théologien lui-même, s'armant de la loupe et du scalpel de la science, d'une science absolument indépendante, étudiait la Bible comme on étudie tout autre document historique ; il lui demandait ses lettres de crédit ; il recherchait les origines de chacun des livres qui la composent ; après l'avoir traduite à nouveau il compulsait les textes ; il confrontait les documents

bibliques avec les plus vieux manuscrits de la littérature profane ou religieuse; tout en faisant l'interprétation des livres sacrés, il se livrait aux recherches archéologiques; il examinait, il comparait, il discutait; et lui aussi, nous croyons pouvoir le dire, il marchait de lumière en lumière, de découverte en découverte, de progrès en progrès.

Ce qui est certain, c'est que la Bible, l'Ancien Testament en particulier, nous apparaît aujourd'hui sous un tout autre jour qu'il y a vingt-cinq ans. Je me rappelle qu'alors notre professeur de critique, qui n'était autre que le vénéré Frédéric Godet, portait une main déjà passablement téméraire sur le Canon sacré; il nous apprenait déjà que le Pentateuque n'était pas l'œuvre intégrale de Moïse; qu'à côté d'un auteur élohiste il y avait un auteur jéhoviste; que l'inspiration n'était pas partout la même dans les livres de l'Ancien et même du Nouveau Testament; qu'il y avait une inspiration de premier, de second et même de troisième degré; que certains écrits étaient apocryphes; qu'une partie de Daniel était on ne savait de quel auteur; que la seconde épître de Pierre n'était pas de Pierre.... Pour nous qui étions habitués à envisager la Bible comme un bloc tombé du ciel, toutes ces révélations nous faisaient au premier abord l'effet d'hérésies de nature à perdre notre âme. Mais notre professeur avait l'âme si haute, sa sincérité, sa piété étaient pour nous tellement au-dessus de toute suspicion, nous avions en lui une confiance si aveugle que nous finissions par le suivre les yeux fermés dans la voie qu'il nous indiquait tout en lui remettant en quelque sorte le soin de notre salut. Mais précisément parce que nous avions confiance en lui, nous n'admettions pas qu'on allât plus loin que lui, et je me rappelle encore avec quelle fougue juvénile, je devrais dire plutôt avec quelle *rabies theologica* nous défendions certaines forteresses que d'autres, usant du droit dont usait notre professeur, croyaient pouvoir à leur tour attaquer et démanteler.

Messieurs. Il y a tantôt vingt-cinq ans que j'ai quitté les bancs de la Faculté, et les devoirs de mon ministère ne m'ont laissé que fort peu de loisir pour suivre le mouvement des idées théologiques. J'ai fait beaucoup de pratique, mais fort peu de cri-

tique. Cependant, de temps à autre, j'ai lu, je lis encore tel ou tel livre de théologie, tel ou tel article de Revue. J'ai lu, entre autres, comme vous aurez lu vous-mêmes, sans doute avec plus de compétence que je n'ai pu le faire, un opuscule de M. le professeur Vuilleumier, intitulé : *Les résultats des travaux les plus récents relatifs à l'Ancien Testament*.

Je ne connais guère que de vue et de nom M. le professeur Vuilleumier. Mais, à en juger par son livre, il eût été brûlé pour crime d'hérésie au temps où l'on vouait aux flammes ceux qui croyaient aux droits sacrés de la vérité, et je crois bien que moi-même, alors que j'étais étudiant, je lui aurais fait un vilain parti, s'il s'était avisé de me prêcher les nouveautés dont il se fait le défenseur aujourd'hui.

Vous les connaissez ces nouveautés :

Moïse n'est pour rien, ou à peu près pour rien, dans la composition du Pentateuque. « Le Pentateuque, je cite M. Vuilleumier, qui reproduit lui-même les conclusions, — mais en se les appropriant, de l'école de Reuss, Graf et Wellhausen, — serait le produit de trois rédactions successives, dont la première seule daterait d'avant l'exil. Cette première édition serait née au huitième siècle, ou plus probablement vers le milieu du septième siècle, de la réunion des deux ouvrages jusqu'alors distincts, du *Jehoviste* et de l'*Elohiste*, composés l'un au neuvième, l'autre au huitième siècle, mais renfermant l'un et l'autre, à côté des récits fournis par la tradition orale, des extraits d'anthologies poétiques et de documents législatifs plus ou moins anciens. Ce premier fonds, encore essentiellement historique, aurait été augmenté environ un siècle plus tard, après la déportation, par l'insertion du Deutéronome, ce « livre de la thora » qui avait été promulgué jadis, dans sa forme primitive, sous les auspices du roi Josias, en 621, mais avait passé lui-même dans l'intervalle par plus d'une édition revue et augmentée d'éléments oratoires et historiques. Après le retour de l'exil seulement, au temps de la restauration, un troisième et dernier rédacteur aurait fondu cet ouvrage historico-législatif avec le Code sacerdotal, en prenant ce dernier pour base et pour cadre de son travail de compilation et en s'inspirant de

son esprit et de son langage, tout en ayant soin de respecter le plus possible le texte de ses devanciers. »

Telle est, dans ses traits généraux, la théorie la plus récente sur la composition du Pentateuque. Et M. Vuilleumier explique comment la critique a été amenée à formuler de pareilles conclusions ; en particulier — car c'est le point décisif — comment elle s'est vue obligée de contester la priorité de la source dite sacerdotale, celle qui débute par le récit classique des *tholedôth* du ciel et de la terre et de l'institution du sabbat par Elohim. Puis il ajoute : « Le temps n'est sans doute pas fort éloigné où quiconque n'est pas décidé d'avance à s'inscrire en faux contre toute espèce de critique finira par se familiariser avec l'idée que l'écrit sacerdotal n'a pu se former qu'en Babylonie et que la rédaction finale du Pentateuque n'est pas antérieure à Esdras. »

C'est en Babylonie également que fut mise la dernière main aux livres historiques, qui font suite à l'Hexateuque, les Juges, Samuel, les Rois ; livres dont les sources sont également d'âges bien différents et de valeur bien inégale.

Quant aux livres hagiographes, aucun, du moins dans sa composition et sa rédaction actuelle, ne serait antérieur à l'âge de la restauration. Le Psautier lui-même ne serait pas autre chose que le *Recueil de cantiques à l'usage des fidèles du second temple*, et la question serait bien moins aujourd'hui de savoir s'il y a dans ce recueil des cantiques postérieurs à l'exil que de savoir s'il en renferme dont l'origine remonte au delà.

Quant aux écrits prophétiques, un certain nombre d'entre eux seraient également moins anciens que ne le voulait la tradition juive : ainsi la seconde partie du livre d'Esaïe ; plusieurs oracles compris dans la première ; le livre de Jonas ; celui de Joël ; plusieurs chapitres de Zacharie. Le livre de Daniel n'appartiendrait pas, à proprement parler, à la littérature prophétique. La composition de cette apocalypse à l'époque d'Antiochus Epiphane s'imposerait de plus en plus, avec une irrésistible évidence, aux esprits même les plus récalcitrants. Enfin la *rédaction de dernière main* de la littérature prophétique et sa réunion en quatre volumes, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel et les

Douze, ne serait guère antérieure au troisième siècle avant notre ère.

Et voilà quelques-uns des résultats auxquels la critique est arrivée. Ces résultats sont-ils certains ? Si oui, c'est l'histoire d'Israël et de sa religion qui est à refaire. « Il n'est guère possible de savoir, nous dit M. Vuilleumier, quel est le fonds de souvenirs vraiment *historiques* que recèlent les traditions patriarcales recueillies et combinées dans les admirables récits du Jéhoviste et de l'Elohiste. Car, il faut bien l'avouer, leur crédibilité historique n'est pas en raison directe de leur incomparable valeur didactique et du charme inimitable de leur poésie. La *Genèse* renferme des histoires dont nous ne voudrions certes nous passer pour rien au monde, des histoires pour lesquelles jeunes et vieux éprouveront toujours un nouvel attrait et qui sont d'une inappréciable valeur pédagogique. Nous ne devons ni ne pouvons lui demander de l'*histoire* au sens propre et objectif de ce mot. »

Parlant des livres de Josué, des Juges, de Samuel, des Rois, M. Vuilleumier dit : « Ce qui caractérise essentiellement ce groupe de livres, c'est que l'histoire n'y est pas racontée pour elle-même. Le but de leurs auteurs était d'édifier plus encore que d'instruire. Ils ne prétendent à rien moins qu'à satisfaire la curiosité d'esprits en quête d'une *science* exacte et complète des événements. L'histoire devait servir avant tout à illustrer un enseignement religieux dont le peuple en exil avait plus que jamais besoin. (Il fallait la lui remettre sous les yeux, d'une part, pour justifier Dieu au regard du passé, de l'autre pour servir d'avertissement en vue de l'avenir. Ce n'est donc pas sans raison que cette historiographie a été qualifiée de *prophétique*.) »

Notre auteur montre plus loin comment les résultats de la critique influent sur l'idée que nous avons à nous faire de l'histoire sainte. « La vérité, dit-il, nous commande de ne plus jouer, j'ai presque dit jongler, avec le mot *inspiration* ; il faut une bonne fois renoncer à parler, fût-ce par *accommodation*, de *livres* (je ne dis pas d'hommes, mais de livres) inspirés. » « Quant à la *révélation*, elle n'a pas consisté dans l'infusion surnaturelle,

par l'Esprit de Dieu, d'un certain nombre de connaissances et d'idées nouvelles venant grossir un fonds naturellement existant dans l'esprit de l'homme. Le moyen par excellence dont Dieu s'est servi pour se manifester, pour faire connaître son nom à ses confidents et par eux à son peuple, ç'a été l'histoire nationale et l'expérience de la vie, c'est par des leçons de choses que Jahweh a instruit ses prophètes, qu'il a parlé à leur œil spirituel. C'est en agissant sur leur *conscience religieuse et morale* qu'il a éclairé leur intelligence, qu'il les a amenés à se faire de lui-même une idée de plus en plus épurée et à concevoir ce qu'on pourrait appeler leur philosophie de l'histoire. »

Il est des hommes qui acceptent de gaieté de cœur, sans aucun regret et sans aucune appréhension, tous ces résultats de la critique moderne. Pour ma part, je dois le dire, je n'ai pu me défendre au premier abord d'un sentiment douloureux, et il me semblait que le vieux temple où j'ai appris à adorer et à prier était ébranlé jusque dans ses fondements. La Bible, ma vieille Bible que j'ai appris dès mon enfance à envisager comme la Parole de mon Dieu, que j'écoutais à deux genoux, qui était ma lumière, ma consolation, la vie de mon âme, me parlera-t-elle avec la même autorité qu'aux jours d'autrefois ? L'Ancien Testament a passé par le crible. Le Nouveau Testament y passe à son tour. Le Christ ne va-t-il pas disparaître dans le vague lointain de la légende ? Et alors que me restera-t-il de ma foi et de mes espérances les plus chères ? Les fondements sur lesquels mon âme s'est appuyée pendant de longues années chancellent. O mon Dieu, l'abîme ne va-t-il pas s'entr'ouvrir devant moi, cet abîme au fond duquel je devine qu'il n'y a plus ni lumière, ni paix de la conscience, ni stimulant au devoir, rien que le néant qui apparaît au pauvre naufragé de la foi comme la fin dernière de tous ses soupirs, de toutes ses larmes et de tous ses travaux ? Et que ces idées se répandent dans les masses, n'en sera-ce pas bientôt fait de ces croyances religieuses qui sont encore la meilleure force de notre peuple ? Quand les croyances s'en vont, nous savons que la moralité s'en va avec elles. L'idéal d'en-haut s'évanouit, c'est l'idéal d'en-bas qui prend la place laissée vide. Alors la marée faite de

boue se précipite, mine l'édifice social, en détache pierre après pierre, en attendant que s'élève la tempête au souffle de laquelle sont bouleversées et balayées les nations.

Messieurs. Je ne dissimule ni le trouble que la critique moderne a jeté dans mon âme, ni les inquiétudes que m'inspirent, parfois encore, certains des résultats auxquels elle arrive.

Et cependant ce trouble est-il bien chrétien ? Dans ces inquiétudes n'y a-t-il pas plus d'incrédulité que de foi ? En me cramponnant aux idées dogmatiques dans lesquelles j'ai été élevé, ne ferais-je point acte de catholicisme, de ce catholicisme qui, tout en se réfugiant dans le passé, comme si le passé était la plénitude de la lumière et de la vérité, fait consister le salut dans l'adhésion à telle forme, à tel dogme, à telle conception, sans s'apercevoir que la piété ainsi comprise n'est plus autre chose que du formalisme, du matérialisme religieux ?

Au reste, dans une question aussi grave que celle qui nous occupe, il ne s'agit pas d'obéir à des impressions, il s'agit d'obéir à la vérité, à la vérité quelle qu'elle soit.

Les résultats, j'entends *certain*s résultats de la critique sont-ils acquis, oui ou non ? Si oui, j'en appelle à toute conscience droite, n'est-ce pas un devoir de s'incliner et de refaire sa théologie ?

Il va de soi que je ne saurais examiner ici toute cette capitale question. Mais ce que je tiens à constater, c'est que s'il est une critique dont le ton est bien fait pour inspirer la défiance, et qui, par toutes ses allures, montre jusqu'à l'évidence qu'elle est bien plus préoccupée de démolir que d'édifier, il en est une autre qui est animée d'un tel esprit de piété qu'on ne peut que l'écouter avec déférence.

Ce que je constate en outre, c'est que ces idées deviennent de plus en plus celles de tous les hommes qui réfléchissent. Où sont ceux qui croient encore à la théopneustie ; qui admettent à la lettre tous les récits de la Genèse ; qui ne font aucun triage dans les livres et dans les pages de la Bible ; qui ne font aucune distinction entre les écrits sacrés et la révélation ? Les plus orthodoxes ne font-ils pas, dans l'interprétation de certaines pages de l'Ecriture, une part à la poésie, à l'allégorie, à la

légende, au langage enfantin d'un âge d'ignorance ? La plupart ne souscrivent-ils pas à cette définition que M. G. Godet, professeur à la Faculté indépendante de Neuchâtel, nous donne lui-même de la Bible ? « La Bible est un recueil humain, le document historique de la révélation, non la révélation elle-même. » Mais qui ne voit que faire cette distinction entre la Parole de Dieu et la lettre de l'Écriture sainte, « c'est déposer dans la théorie traditionnelle, — ainsi que le dit si bien M. Sabatier, — une cartouche explosive qui la fait aussitôt voler en éclats. »

Du reste, tout bien considéré, la Bible dans son ensemble, est-elle moins belle, moins grande, moins divine parce qu'elle n'est plus le livre tombé du ciel, la dictée de Dieu ? N'y a-t-il plus révélation parce que Dieu se laisse longtemps chercher par la conscience et que, répudiant les moyens mécaniques, les coups de théâtre, il ne donne la vérité que rayon après rayon, dans la mesure même où l'homme est capable de la recevoir ? Ne parle-t-il plus aux prophètes parce qu'au lieu de leur communiquer d'une manière surnaturelle, par des voies magiques, certaines connaissances, il les instruit essentiellement par l'expérience de la vie ? Les Esaïe, les Jérémie, les Ezéchiel ne sont-ils plus inspirés parce que, au lieu d'être des porte-plume de Dieu, ils tirent des profondeurs de leur conscience religieuse et morale, de cette conscience qui a saisi le Dieu vivant et vrai, les enseignements qu'ils nous donnent ? Abraham n'est peut-être plus qu'une figure moitié historique, moitié légendaire. Mais n'en reste-t-il pas moins le père des croyants ? Et nous enseigne-t-il avec moins de force la foi et l'obéissance à la Parole du Dieu juste et bon ? Le récit du drame de l'Eden est un mythe emprunté à l'héritage commun de la famille sémitique. Mais est-il un symbole moins vrai de celui qui se livre au fond de toute conscience d'homme ? Cette histoire, mais je la connais, c'est la mienne. C'est ma chute, c'est ma misère, c'est ma nudité, comme aussi le remords d'Adam, c'est celui qui m'a étreint au cœur quand j'ai brisé le lien qui m'unissait à Dieu.

Et le Dieu lui-même de l'Ancien Testament.... Ah ! Messieurs, il faut bien en convenir, il a jeté plus d'une fois un trouble sin-

gulier dans notre âme. Quoi ! ce Dieu, conçu d'une manière encore si grossière, si charnelle, ce Dieu terrible, jaloux, qui ordonne des massacres, qui se plaît dans le sang versé, serait le Dieu d'amour, le Dieu Père, le Dieu que Jésus-Christ nous a fait connaître ! Mais ne ressemble-t-il pas bien plutôt aux dieux de Moab, d'Edom, d'Amalec ? Les uns et les autres, ne réclament-ils pas les mêmes hommages sanglants ?

Mais voici, dès le jour où nous avons appris à voir dans la Bible, à côté de la révélation divine, le livre de la conscience, de la conscience cherchant le Dieu vivant et vrai, mais sans le trouver du premier coup, — car Dieu ne se livre pas ainsi sans combat, — rappelez-vous la lutte de Jacob avec l'ange, — alors nous avons compris cette conception naïve, enfantine, grossière de l'Etre suprême. Alors aussi nous avons respiré plus à l'aise, notre conscience a été délivrée d'un poids qui l'oppressait, la Parole de Dieu est redevenue la joie et l'allégresse de notre âme.

Et dans nos Eglises, combien de fidèles éclairés, mais élevés à l'école de la théorie traditionnelle, qui ne peuvent lire certaines pages de la Bible sans être troublés, froissés et souffrent au plus profond de leur âme ! Combien aussi que le littéralisme a blessés, aujourd'hui encore blesse à mort, tout en les jetant sans foi et sans espérance dans le gouffre du scepticisme !

Messieurs. Au dire des théologiens, qui ont droit à notre confiance, en même temps qu'au témoignage de notre raison et de notre conscience, il est des résultats de la critique qui sont acquis. Ces résultats, il faut les faire connaître ; il le faut dans l'intérêt de l'Eglise, et pour l'honneur de l'Evangile. Il le faut ; notre conscience d'honnête homme nous y oblige ; nous ne saurions taire la vérité, nous ne saurions mettre la lumière sous le boisseau. Ah ! sans doute il faut procéder avec prudence. Nous avons dans nos paroisses des âmes simples, qui ne sauraient sans danger refaire leur théologie. Prenons garde de ne pas les entraîner au naufrage de la foi sous prétexte de vouloir les éclairer. Mais il y a la jeunesse, cette jeunesse qui nous a été confiée pour que nous la conduisions dans les voies de la vérité. N'est-ce pas pour nous un devoir, un impérieux devoir de

l'initier aux résultats de la critique sacrée et de lui donner une notion plus scientifiquement vraie des hommes et des choses de la Bible ?

M. Louis Tarrou, qui a traité avec beaucoup de compétence dans la *Revue du Christianisme pratique*, la question de l'enseignement religieux, a consulté sur le point spécial qui nous occupe maintenant quelques hommes bien connus dans nos Eglises de France et de Suisse. Tous estiment que c'est un devoir, un devoir envers la vérité, de dire les choses telles qu'elles sont, telles que Dieu a voulu qu'elles fussent.

M. le pasteur Hollard, de l'Eglise libre de Paris, indique avec force le danger qu'il y aurait à ne pas tenir compte des résultats de la critique. « Un des effets les plus probables, nous dit-il, ce serait de diminuer encore le nombre déjà déplorablement restreint des lecteurs de la Bible et de favoriser dans la nouvelle génération, au moins à l'égard de la Bible, une suspicion qui s'étendrait bientôt sur toutes ses parties. Affirmer avec le même accent de certitude l'historicité absolue, dans la forme comme dans le fond, de certains récits de l'Ancien Testament et celle de la révélation surnaturelle et progressive, en paroles et en actes, qui part d'Abraham pour aboutir au Christ, c'est s'exposer à ébranler la foi en cette révélation, et sacrifier par exemple Esaïe à la baleine de Jonas.

« Je vais plus loin et je dis que si nos jeunes gens ne sont pas initiés à ces résultats *par* nous, ils le seront *contre* nous. Alors nous verrons avec douleur des jeunes gens que nous avons connus sérieux, religieux, s'éloigner de nous, perdre la foi, ce qui, quoiqu'on en dise, arrive souvent chez les meilleurs. Mieux vaut donc que ce soit par l'enseignement reçu au nom de l'Eglise, que les enfants de nos Eglises soient mis au fait, que s'ils apprennent ces choses par d'autres; étrangers pour ne pas dire hostiles à la foi. De cette manière ils auront été prévenus, prémunis, ils pourront répondre et garder la foi et s'ils chancellent et tombent, au moins ils ne pourront pas nous accuser, nous leurs pasteurs, d'avoir été des lâches ou des menteurs. »

Messieurs. Il serait intéressant et utile d'examiner maintenant comment et dans quelle mesure nous devons initier notre jeu-

nesse aux résultats acquis de la critique biblique. Et comme il est de toute évidence qu'un manuel d'histoire sainte, rédigé d'après une méthode scientifique, pourrait à cet égard nous rendre, à nous pasteurs autant qu'à nos élèves, les plus précieux services, et que même ce manuel s'impose, il y aurait lieu d'en indiquer ici les grandes lignes ainsi que l'esprit dans lequel il devrait être conçu. Mais tout cela nécessiterait un long développement, et mon travail a pris déjà de telles proportions que je dois me borner à exprimer un vœu, c'est que notre colloque donne à nos Eglises ce manuel nouveau, qui mettra en évidence le vrai caractère de l'Ancien et du Nouveau Testament; qui appellera tradition ce qui est tradition, histoire ce qui est histoire; qui saisira au travers de la lettre l'esprit, au travers des paraboles, des images, des formes orientales souvent hyperboliques, la pensée religieuse et morale; qui racontera l'histoire du peuple d'Israël, dans son développement à travers les siècles, d'après les travaux dont la Bible a été l'objet; qui montrera dans toute cette histoire, dans la religion même d'Israël cette providentielle préparation de la religion idéale et parfaite, dont nous avons l'expression absolue dans l'Evangile; qui, tout en instruisant, aura pour but essentiel de conduire à Jésus-Christ, à ce Jésus-Christ qui seul est la révélation vivante, la plénitude de la vérité, de la sainteté et de la vie.

M. le professeur Montet, de Genève, a publié dans cet esprit une courte histoire du peuple d'Israël. Ce n'est qu'un essai, mais intéressant et réussi à bien des égards. Les grandes lignes qui y sont tracées pourraient et devraient être développées. A signaler aussi dans ce manuel les renseignements sur la géographie, les mœurs, le temple, le clergé, la piété juive, ainsi que les illustrations jointes au texte, illustrations et renseignements qui aident certainement à la pleine intelligence de la Bible. Le manuel que je rêve devrait être non seulement vrai et instructif, mais intéressant et vivant, tout en servant d'introduction à la Bible, et en la faisant aimer.

V

Mais n'est-ce que d'un manuel nouveau que nos Eglises ont besoin ? — Messieurs. Il est tout un sujet qui me tient encore à cœur et dont je n'ai rien dit, je veux parler de la mémorisation des passages bibliques. — Rassurez-vous, quelque important que soit ce sujet, je serai bref.

C'est pour moi une intime conviction qu'enrichir la mémoire de nos enfants de passages bibliques bien choisis, c'est leur confier un trésor d'une valeur inestimable.

Un fidèle entre au temple ; le texte indiqué par le pasteur lui est familier ; plusieurs des passages bibliques cités au cours du sermon sont pour lui comme de vieux amis d'enfance. Comme il écoutera avec plus d'intérêt et de profit !

Et ce malade, cet infirme, ce vieillard, personne mieux qu'eux ne pourrait nous dire toute la consolation, toute la force qu'ils trouvent dans ces paroles apprises aux jours de leur enfance.

Je me rappelle une vieille chrétienne, aveugle et sourde, si sourde et si aveugle que pour lui faire savoir que j'étais auprès d'elle je devais lui écrire mon nom avec des lettres en relief. Je ne pouvais lui offrir, hélas ! qu'un sympathique et affectueux serrement de main, en même temps qu'une prière qu'elle n'entendait pas, mais à laquelle elle s'associait de tout cœur. Si j'avais si peu à lui donner, elle-même me donnait d'autant plus. Et plus d'une fois, dans des circonstances douloureuses de ma vie, elle a été pour moi un ange de consolation et de relèvement. Eh bien ! ce qui me frappait chez cette vénérable chrétienne, mûrie dans le creuset de l'épreuve, c'était sa connaissance de la Bible. Elle savait par cœur des pages entières du Livre de vie, dont elle se nourrissait journellement.

Je me rappelle aussi une jeune femme, tombée bien bas, mais relevée par la grâce divine et arrosant de ses larmes de repentir les pieds de Celui qui lui avait dit : « Va, je te pardonne. » Elle était malade, elle était mourante. Un jour, — c'était la veille de son départ, — elle me disait : « Savez-vous

ce qui m'a soutenue pendant la nuit de souffrances et d'angoisse que je viens de traverser ? C'est cette parole du Christ : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, si cela n'était pas, je vous l'aurais dit, je m'en vais vous préparer le lieu. » Puis elle ajoutait : Ce passage que j'ai appris quand j'étais catéchumène ne disait rien à mon cœur. Mais aujourd'hui, c'est pour moi une lumière céleste. Oh ! que je suis heureuse d'avoir appris autrefois cette belle parole !

Urbain Olivier, dans l'un de ses livres, — je ne saurais plus vous dire lequel, — a mis en scène un vieux paysan vaudois dont le cœur semblait plus dur que le sol qu'il labourait. Depuis cinquante ans, cet homme avait déserté le culte, il n'avait que des moqueries pour les choses religieuses et pour les gens d'Eglise. Mais terrassé tout à coup par un mal impitoyable, il commence par faire quelques réflexions sérieuses. En face de la mort qui s'avance à grands pas, il ressent quelque chose de la frayeur qu'éprouva Belsatzar quand il lut sur la sombre muraille le terrible : Mene, Tekel, Upharsin. Encore orgueilleux, il n'ose avouer son trouble, ni réclamer le secours du pasteur, qui hésite lui-même à se rendre auprès de ce paroissien dont il connaît l'incrédulité. Il n'ose s'approcher de Dieu par la prière, tant il a le sentiment que ce Dieu ne saurait être pour lui qu'un juge implacable. Mais voici, un passage biblique, qu'il avait appris dans son enfance, lui revient à la mémoire : c'est cette grande parole : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Et le vieil incrédule médite cette parole, il en fait le commentaire, il s'arrête en particulier à ce mot *quiconque* qui est pour lui toute une révélation. Bref, son cœur s'ouvre, le pécheur s'humilie tout en faisant appel à la miséricorde de Celui qui a tant aimé le monde, et bientôt il meurt après avoir recueilli sur les lèvres du Christ la parole qui rassure et pardonne.

Messieurs. On a dit avec raison que les idées sont des forces. Les mots qui expriment les idées sont aussi des forces. Heureux l'homme qui a, tout au fond de son âme, beaucoup de ces sublimes paroles qui éveillent de saintes pensées. Et où en trou-

vera-t-il de plus saintes et de plus sublimes que dans la Bible? Peut-être croira-t-il les avoir oubliées. Mais à l'heure de la souffrance, de la tentation, de la défaillance morale, elles reviendront vers lui ces messagères de Dieu, comme l'ange qui vint auprès du prophète Elie pour le relever quand, dans un moment de désespoir, il s'était couché et endormi sous le genêt du désert. Quel est le chrétien qui n'ait pas fait maintes fois cette expérience bénie?

Messieurs. A l'âge où nos enfants emmagasinent dans leur mémoire, souvent pour la vie, ce qu'on lui confie, exigeons d'eux qu'ils apprennent, mais à fond, si possible de manière à ne jamais les oublier, un bon nombre de passages bibliques, et même quelques fragments de nos livres saints, de ceux qui redisent les aspirations de l'âme humaine et les réponses du ciel, qui sont une lumière dans les jours de doute, une consolation et une force dans les luttes de la vie, le secret de la victoire à l'heure de la mort.

Et à ce propos, j'ajoute un vœu à celui que j'exprimais tout à l'heure, c'est que le colloque donne à nos Eglises, avec un manuel d'histoire sainte, un recueil de passages bibliques. Nous en avons un déjà, en usage dans nos Eglises neuchâteloises; il a sa valeur et nous rend de réels services. Dans certaines de nos paroisses, les enfants l'apprennent et le répètent, le répètent de manière à le savoir sur le bout du doigt au moment de leur admission au catéchuménat. Mais les passages pourraient être mieux choisis et mieux classés. Ce recueil vise trop à l'instruction et pas assez à l'édification. Malgré toute l'affection que j'éprouve pour ce vieux serviteur, je n'hésiterais pas pour ma part à lui accorder sa retraite, si notre colloque voulait bien pourvoir à son remplacement, mais de manière à ce que le nouveau serviteur ne me fasse pas regretter l'ancien.

Le pasteur Furrer, de Zurich, a publié une liste de 125 passages, qu'il propose d'envisager, avec les principaux faits de l'histoire biblique qu'il indique également, comme un minimum de connaissances à exiger des catéchumènes. Ce choix de passages me paraît très heureux, mais, à mon avis, ce ne saurait être qu'un minimum.

M. Paul Chapuis, qui réclame lui aussi, dans *l'Education chrétienne*, un recueil de passages bibliques, estime qu'on pourrait le diviser en deux parties principales : l'une, la première, à l'adresse des jeunes, ou des plus jeunes élèves. Ce seraient des paroles frappantes, lumineuses, immédiatement intelligibles. L'autre série, pour les élèves de treize à seize ans, renfermerait des fragments plus étendus, non pas un ou deux versets, mais des psaumes entiers, des portions de chapitres, pris également parmi les pages classiques et religieusement importantes de nos documents scripturaires.

* * *

Et maintenant, messieurs, je termine. Mais permettez-moi encore quelques mots qui serviront de conclusion à mon travail.

Il est un fait incontestable, c'est que les premières impressions, celles du premier âge, se gravent dans le cerveau et dans le cœur, qu'elles s'y établissent comme dans une demeure préparée pour elles et qu'elles exercent leur influence sur la vie tout entière. Qui dira les conséquences qu'ont eues pour notre développement intellectuel et moral les sourires qui ont répondu à nos premiers sourires, les premières joies et les premières douleurs que nous avons rencontrées sur notre route, les premières leçons que nous avons reçues, les premiers exemples que nous avons eu sous les yeux ? La plupart de ces impressions n'ont conservé qu'une forme vague et indéterminée ; ce sont elles pourtant qui, pour une large part, ont décidé de la tournure de notre esprit, déterminé nos goûts, nos penchants, peut-être notre vocation.

Si telle est l'influence des premières impressions, comment les enseignements et les exemples de la Bible, qui produisent habituellement des émotions si vives et si profondes, ne laisseraient-elles pas leur empreinte sur cette pâte molle qu'on appelle l'âme d'un enfant ?

Nos enfants, dès leurs plus jeunes années, ont été élevés à l'école de la Bible. Ils ont appris à connaître le Dieu qui, présent partout, voit toutes les actions des hommes et lit toutes les pen-

sées les plus secrètes des cœurs, le Dieu qui a le mal en horreur et qui rend à chacun selon ses œuvres. Ils ont entendu les tonnerres du Sinaï et ils ont compris combien elle est sainte cette loi qui dit : « Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face. »

Ouvrant le livre de la Nouvelle-Alliance, ils ont vu se dresser devant eux Celui qui est, et qui, malgré tous les travaux de la critique, restera à toujours comme un roc inattaquable, l'ami des enfants en même temps que le Sauveur des pécheurs. Ils l'ont suivi pas à pas, avec une émotion sans cesse grandissante, de la crèche de Bethléhem jusqu'à la croix du Calvaire, jusque sur la sainte montagne d'où il est monté au ciel en bénissant ses disciples. Assis à ses pieds, comme Marie à Béthanie, ils ont écouté ses sublimes paraboles de la brebis perdue, de l'enfant prodigue, du charitable Samaritain, du mauvais riche et du pauvre Lazare. Avec ses disciples ils ont assisté à ses miracles d'amour, qui ont éveillé en eux le désir d'aller à ce céleste médecin, à ce maître des vents et de la mort, à ce prince de la résurrection et de la vie, pour obtenir de lui la guérison, le salut de l'âme. En Gethsémané, ils ont frémi de colère et d'indignation quand ils ont entendu le *saisissez-le* du traître Judas. Suivant leur Sauveur de près, et non *de loin* comme Simon-Pierre, ils ont comparu avec lui devant Caïphe, Pilate, Hérode, ils ont versé des larmes quand ils l'ont vu injurié, souffleté, battu de verges, conduit au Calvaire, crucifié entre deux brigands. Mais quoi!... On l'insulte et il bénit; on le maltraite et il pardonne; on le cloue sur le bois et il prie pour ses bourreaux. « Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Alors, de leur cœur palpitant, s'est échappé ce cri du centenier : « Certainement cet homme était le Fils de Dieu. » Puis, en compagnie des saintes femmes, ils sont allés au tombeau du Christ pour y porter le parfum de leurs prières, l'hommage de leur cœur, pour y entonner un cantique tout vibrant de foi et d'allégresse à la louange du divin Ressuscité.

Et de tous ces enseignements, de tous ces exemples, de toutes ces émotions, il ne resterait un jour qu'un vague et lointain souvenir, sans action réelle sur leur âme?....

Oh ! Comment la radieuse figure du Christ ne se graverait-elle pas dans le cœur de l'enfant, tout aussi bien que la figure d'un père ou d'une mère, ou celle de tel héros de l'histoire ? Et ce Christ vivant en lui ne sera-t-il pas l'ange gardien qui l'accompagnera dans sa jeunesse, qui en tout temps le rendra plus pur et plus aimant, plus courageux et plus vaillant pour les luttes de la vie, plus heureux aussi en lui donnant la paix intérieure et une ferme confiance en l'avenir ? Et si l'enfant a sérieusement contemplé l'idéal de sainteté et de perfection, proposé, réalisé par le Christ, — et s'il l'a contemplé, il y a applaudi, — parviendra-t-il jamais à l'effacer entièrement de son âme ?

Il se peut qu'en dépit de l'instruction religieuse qu'il a reçue, il prenne un jour le chemin de la terre étrangère et qu'il y dissipe tous ses biens. Mais quand viendra la famine, ne suffira-t-il pas d'une parole du Christ, des cloches du dimanche, de la prière d'un enfant, pour faire passer devant ses yeux la vision de la maison paternelle, pour lui rappeler sa pureté, sa candeur d'autrefois, les beaux jours de son enfance où lui-même, sur les genoux de sa mère, apprenait à dire : « Notre père qui es aux Cieux », peut-être pour lui arracher ce cri du fils prodigue : « Je me lèverai, je m'en irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. »

Messieurs et chers frères, voulons-nous faire œuvre bénie ? Ne nous lassons pas de prêcher Jésus-Christ, mais prêchons-le de manière à le rendre souverainement aimable. Et quand notre jeunesse, la patrie, l'Eglise de demain l'aura vu tel qu'il est, quand la génération de l'avenir aura entendu les vibrations de son âme, humaine autant que divine, ouverte à tous les soupirs, sympathique à tous les progrès, impitoyable pour toutes les injustices, inspiratrice de toutes les libertés, — c'est une de mes espérances les plus chères et les plus fermes, — elle le saluera comme son Libérateur, comme son Sauveur et son Roi.

Que Dieu bénisse notre chère jeunesse, et qu'Il la conduise dans les voies de la vérité, du salut et de la vie !
